



**HAL**  
open science

## HORS NATURE

Frank Rambert

► **To cite this version:**

Frank Rambert. HORS NATURE : L'enceinte, une figure de la sédentarisation - Enceinte #13. HORS NATURE enceinte #13, 2024. hal-04567315

**HAL Id: hal-04567315**

**<https://hal.science/hal-04567315>**

Submitted on 3 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRANK RAMBERT

# HORS NATURE

L'enceinte, une figure de la sédentarisation

## ENCEINTE #13

*Au milieu des connaissances*



# PRÉAMBULE

Le présent texte fait suite au livre HORS NATURE *l'enceinte, une figure de la sédentarisation*, paru en 2019 aux éditions MétisPresses. Le livre, par le biais de douze enceintes architecturales, dit l'éloignement de l'humanité depuis son milieu originel pour s'arrêter en des lieux de sédentarisation. Ces lieux installent l'humanité, il y a 12 000 ans, dans une fixité qui l'a mise hors du monde auquel elle appartenait depuis son apparition il y a 2,6 millions d'années. Par là même, l'humanité crée un monde fictionnel par lequel elle regarde maintenant le monde dont elle s'est détachée et, par cet éloignement physique, spirituel et affectif, agit sur lui en consommatrice acharnée et en prédatrice implacable. Ce livre ne dit pas une rupture de type « nature/culture », étant maintenant bien convenu que cette opposition est sans objet. Le mot nature indexe ici un milieu qui n'est pas touché par les intrants de l'industrie humaine et qu'on peut envisager comme un ensemble en équilibre d'interactions biologiques, sociales, culturelles et affectives qui lient les êtres vivants entre eux, quand bien même ils s'entre-dévorent. Un milieu auquel l'humanité a appartenu jusqu'à la sédentarisation d'une part de ses membres. Le mot *hors* dit la sortie d'un milieu pour en créer un autre, d'une autre nature.

Le présent texte, quoiqu'il le complète, n'aurait pas eu sa place dans un livre qui développe un propos autour de lieux réels ou fictifs. Des lieux qui tous développent une pratique de l'espace en faisant intervenir a minima la géométrie dont la valeur première est de poser, quelque part, quelque chose qui n'existait pas avant et qui dit la manifestation d'une idée, d'une image mentale, détachée au milieu qui l'accueille.

Néanmoins le présent texte, à l'égal du livre, propose une enceinte. Celle-ci, comme les enceintes architecturales, a un rôle matriciel. C'est l'objet même d'une enceinte que de faire apparaître quelque chose qui n'existait pas avant. Cette nouvelle enceinte est une construction intellectuelle qui dit faire apparaître l'homme, un homme moderne, celui qui annonce le développement exponentiel du monde machiniste et capitaliste qui va coloniser et exploiter le monde avec une puissance d'action inédite et deve-

*Il me semble que l'Homme est apparu d'une façon très curieuse au confluent d'un certain nombre d'événements qui semblaient n'avoir pas de rapports les uns avec les autres.*

*L'Homme, il est né à l'époque de Kant<sup>1</sup>, il est né à l'époque de Sade<sup>1</sup>, il est né à l'époque de Cuvier<sup>2</sup>, de Ricardo<sup>3</sup>, de Böckh<sup>4</sup>, etc...*

*Quel est le lien commun à tous ces événements ?*

*Et bien il me semble que l'apparition d'une science du langage, d'une philologie avec Böckh et avec Schlegel<sup>5</sup>, l'apparition d'une économie politique, c'est-à-dire d'une science du travail et de la production avec Adam Smith<sup>6</sup> et avec Ricardo, l'apparition d'une biologie avec Lamarck<sup>7</sup> et surtout avec Cuvier. La naissance, par conséquence, d'une science de l'organisme.*

*Tout ceci a permis de définir pour la première fois un être concret, un être réellement existant, un être perceptible et accessible au savoir.*

*Cet être serait un sujet parlant, serait un sujet travaillant et serait un sujet vivant. Or, quel est le seul être au monde qui soit à la fois parlant travaillant et vivant sinon l'Homme de telle sorte que c'est au confluent de l'apparition de ces trois formes de savoir au point exact de leur rencontre que s'est dessinée cette figure nouvelle et cette figure absolument moderne que l'on appelle l'Homme. De telle sorte que l'Homme, loin d'être en quelque sorte le sujet absolu et souverain de tous les savoirs, l'Homme au lieu d'être en retrait, derrière toutes les connaissances, au lieu de les détenir dans la mesure où elles naîtraient toutes de lui, l'Homme, en fait, est placé au milieu des connaissances et c'est dans l'interstice de connaissances se développant en quelques sortes d'elles-mêmes que l'Homme a pu se dessiner et apparaître, l'Homme est né au milieu du savoir et non pas le savoir au milieu de l'Homme.*

---

1 Donatien Alphons François de Sade (1740-1814), écrivain français.

2 Georges Cuvier (1769-1832, anatomiste et paléontologue français.

3 David Ricardo (1772-1823), économiste et philosophe britannique.

4 August Böckh (1785-1867), philosophe allemand.

5 Friedrich Schlegel (1772-1829), Philosophe allemand.

6 Adam Smith (1723-1790) économiste et philosophe britannique.

7 Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829), Naturaliste français.

nue, aujourd'hui, pathogène pour la planète en général et plus encore pour l'humanité elle-même.

C'est fait ! Nous sommes au milieu, nous y sommes, et pour y être, il nous faut remonter au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Non pas que notre histoire ai commencé là, mais c'est là qu'est le point d'accélération de notre société industrielle et capitaliste en route vers son plein épanouissement. Les conditions intellectuelles de son déploiement sont posées. C'est là que notre humanité occidentale peut assumer sans complexes le fait que la Terre soit un produit de consommation disponible et qu'il lui est possible d'en puiser les richesses sans retenue jusqu'à épuisement, nous le savons maintenant. C'est là que se place le point de non-retour vers un possible rapport pacifié au monde. L'Europe des Lumières est celle qui entérine définitivement notre désillusion du monde pour s'enfermer dans ses propres illusions, avec ses visions sublimes et ses cécités. L'Europe des lumières est celle qui, définitivement, dit du monde qu'il y a l'Homme pensant et le reste du monde qui ne pense pas, ne souffre pas, n'a ni affects ni valeurs sociales. Si la chasse a déjà des millénaires d'âge, la curée peut commencer, le monde occidental a maintenant les moyens de sa politique par les arguments du discours, par les connaissances des sciences, par l'organisation de l'économie et par la puissance des techniques. *...qu'il est possible de parvenir à des connoissances qui soient fort utiles à la vie ; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connoissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connoissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.* Descartes<sup>1</sup> nous rappelle ce qui est, par ailleurs, un simple rappel de l'injonction biblique :

27. Elohîms crée le glébeux à sa réplique, à la réplique d'Elohîms, il le crée, mâle et femelle, il les crée. 28 Elohîms les bénit. Elohîms leur dit : « Fructifiez, multipliez, emplissez la terre, conquérez-la. Assujettissez le poisson de la mer, le volatile des ciels, tout vivant qui rampe sur la terre.<sup>2</sup> »

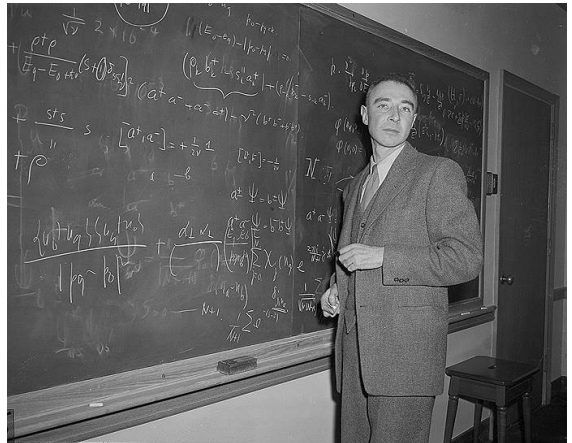
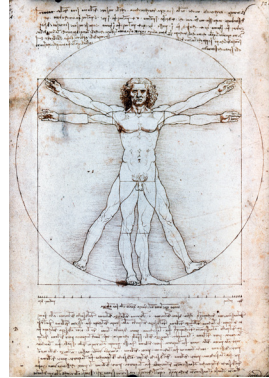
Qui elle-même succède à déjà de nombreux millénaires d'une pratique consumériste du milieu dont l'humanité était une composante avant qu'elle ne s'en détache et se l'approprie.

L'Homme que nous décrit Foucault n'est plus celui de la création divine

---

1 René Descartes, *Discours de la méthode*, Livre 6

2 Torah, Entête, chapitre 1 - Traduction de André Chouraqui



Trois cadres pour trois humanités : le cadre symbolique, le cadre de la raison, le cadre scientifique.  
 1- Hildegarde de Bingen, Liber divinorum Operum, 1163-1174 (Biblioteca Statale, Lucques - Cod. Lat.1942, f.9)

2- Léonard de Vinci, L'Homme de Vitruve, Vers 1490 (Gallerie Dell Accademia, Venise)

6 3- Photographie non connu, Robert Oppenheimer, après 1945

au milieu du monde tel que nous le donne à voir Hildegarde de Bingen. Il n'est plus, non plus, cet état de perfection qui l'inscrit dans une perfection géométrique détachée du monde tel que nous le donne à voir Léonard de Vinci. Il est le produit de la « science du langage », de la « science du travail et de la production », et de la « science de l'organisme » ; sujet parlant, travaillant, vivant.

*Ecce homo*, délié de la puissance divine, sorti du cadre médiéval, et naissant dans l'enceinte du savoir qu'il a créé lui-même, en apparence détaché de ses antécédents et apparaissant « dans l'interstice de connaissances se développant en quelques sortes elles-mêmes... ». Il est douteux que l'épaisseur culturelle du monde occidental développée depuis des millénaires n'y soit pour rien dans l'affaire ; tout autant qu'on peut douter de connaissances « se développant d'elles-mêmes », mais l'affaire n'est pas là.

Il y a l'Homme et il y a le cadre d'apparition.

Si la pirouette de Foucault n'est pas très convaincante, l'image qu'elle produit l'est, et on peut imaginer que c'est bien là qu'il voulait en venir. La mandorle de la modernité n'est plus la matrice mystique du Moyen-Âge mais un ensemble de savoirs conjugués. Pourtant, la puissance d'apparition reste intacte et l'Homme reste bien planté au centre de la figure qui va le faire naître et le faire agir. L'enceinte n'est plus physique, mais elle est un ensemble de savoirs au sein duquel l'Homme se constitue et se protège ; toujours cette ambivalence de l'enceinte qui nous met au monde et qui pourtant nous en éloigne. Elle nous permet de nous reconnaître comme « Homme ». Cet « Homme » qui a décidément bien du mal à se passer d'un cadre d'apparition.

Alors, ce qui serait hors du cadre ne serait donc pas « Homme » ?

Lourde tâche de définir ce qui est humain et par conséquent de devoir comprendre ce qui ne le serait pas... Si « l'Homme » apparaît au XVIII<sup>ème</sup> siècle en Europe, qu'était-il donc avant ? Et que sont-ils tous les autres qui peuplent la Terre ? Il n'est pas question de faire un procès à Foucault, son œuvre et son engagement parlent pour lui, mais il y a là comme une imprudence du langage qui met à jour le piège sournois dans lequel on peut tomber de s'auto-proclamer être quelque chose que les autres, par défaut, ne seraient pas.

L'Homme dont Foucault nous montre la naissance est cet homme blanc, aux portes, maintenant ouvertes, de la société industrielle qui, s'il incarne la connaissance, est aussi celui qui est colonisateur, esclavagiste et le consommateur du monde qu'appelait Descartes de ses vœux. Il va se révéler être, avec l'industrialisation, le plus puissant prédateur au monde, pour le monde



et pour les autres humains tant sa puissance de prédation est démultipliée par les outils qu'il a su créer. Ce n'est pas faire là le procès de l'homme occidental. Tout humain a une puissance de prédation qu'il utilise à son profit aux dépens de son environnement, quel que soit le lieu, quel que soit le temps, quelle que soit l'échelle de son action et si ce n'avait pas été le fait de l'homme occidental industrialisé, c'eût été le fait d'un autre comme cela est depuis qu'Homo Sapiens est. La curée du monde par Homo Sapiens est aussi vieille qu'Homo Sapiens, seuls le nombre et la puissance supérieure des moyens changent.

Partout où est apparu Homo Sapiens, l'archéologie constate la dégradation des milieux, la disparition d'espèces animales, à commencer par la mégafaune, et puis la disparition des autres espèces humaines : Entre autres, l'homme de Florès, celui de Dénisova, Néanderthal quoique pour celui-là l'anthropo-archéologie se montre prudente et s'emploie à chercher d'autres raisons à sa disparition que la seule apparition de Sapiens sur son territoire. Cette œuvre de prédation se poursuit par la déconsidération, la mise sous contrôle et l'exploitation des dominants sur tout ce qu'il domine, les êtres comme les milieux. Le continent américain a été le théâtre d'œuvres esclavagistes et génocidaires par le monde européen. Toute l'entreprise coloniale menée par l'Europe préindustrielle puis industrielle partout dans le monde en témoigne jusqu'à lui imposer dans son entier un modèle économique et, pour partie, culturel. Ce modèle est celui que nous décrit Foucault. L'Europe n'en est pas criminelle pour autant, nous pouvons simplement dire que l'Europe géographique proposait les meilleures conditions climatiques et géologiques, politiques et religieuses, pour que cette condition culturelle puisse se développer avec le plus d'efficacité. Cela se serait produit ailleurs si les conditions eussent été plus favorables. L'humain est partout le même où qu'il soit.

Cet entretien radiophonique nous interroge parce qu'il est inactuel. À l'évidence, si le XVIII<sup>ème</sup> siècle voit apparaître une humanité qui se donne les moyens d'une domination économique, technique, et culturelle propre à dominer le monde, néanmoins, elle n'est pas *l'Homme*. Les sciences sociales en ont fait la démonstration depuis suffisamment longtemps maintenant pour que nous ne puissions plus l'ignorer. Les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles sont riches de ces mises en garde contre ce qu'il serait simple de croire qu'il y a des différences de valeur dans notre humanité par le simple fait qu'il y aurait des différences dans la puissance acquise de domination. C'est pourtant ce que le monde industrialisé croit encore. Nous le savons, toutes les formes d'humanité se valent dans la conscience qu'elles ont d'être, et

il n'est pas dit que celles qui ont choisi d'être encore au monde dans une relation première, et souvent animiste, ne soient pas plus résilientes face aux destructions de notre environnement que celles qui ont choisi l'artificialisation et la consommation du monde.

Mais les mots employés par Michel Foucault sont sans nuance et en nous disant ce qu'est l'*Homme* et les conditions de son apparition, c'est d'un grand prédateur dont il nous parle, au risque, et sans doute à son insu, de faire apparaître, aujourd'hui, l'auteur comme prédateur lui-même dans la mesure où il se montre comme le produit de cette Europe des Lumières. Le prédateur n'étant pas que celui qui marque la domination physique et économique sur les milieux et les êtres, il est aussi celui de la domination sociale, culturelle et intellectuelle L'*Homme* de ce texte, par l'énoncé qui le définit, se pose en grand dominateur puisqu'il se dit être l'*Homme* et que ses conditions d'apparition sont celles des savoirs dont il peut s'enorgueillir et dont il sent la puissance, celle qui sera à l'œuvre pour dominer le monde... Ce qui est devenu dans le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle une réalité, à quelques populations marginales près ou, plus exactement, marginalisées, voir méprisées.

Ce n'est pas l'homme qui naît dans cette enceinte, mais plutôt une image de l'homme. Cette construction est comprise aujourd'hui comme étant pathogène pour lui-même, pour son milieu, pour sa survie. Elle est une construction intellectuelle qui se retourne contre l'humanité qui l'a conçue et qui la rend finalement vulnérable exactement là où elle avait pensé être plus forte.

La puissance de destruction qu'a produit l'industrialisation, épaulée par les systèmes économiques, financier, politiques et culturels qui l'accompagnent est le produit de l'enceinte décrite par Michel Foucault. Elle est à l'œuvre et ne saurait s'interrompre que dans une forme d'effondrement, comme se sont effondrés bien des empires déjà. Si nous ignorons encore les conditions et les temporalités dans lesquelles cet effondrement se produira, il est possiblement inévitable si l'humanité, dans son entier, n'agit pas. Les conditions d'action d'une humanité solidaire ne semblent pas être réunies en ce premier quart de XXI<sup>e</sup> siècle et ne le seront peut-être jamais, parce qu'elles ne l'ont jamais été et il faut bien reconnaître que les humains ne sont solidaires entre eux que lorsqu'ils partagent le même problème. Nous sommes dans cette première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle dans une situation de dégradation accélérée de notre milieu par nos activités et cette dégradation, si elle se poursuit, et elle se poursuit, va nous conduire vers une précarisation de notre vie sur notre planète. Cela vaudra pour la presque totalité de la population humaine alors même que la sur-consommation est

le fait d'une minorité. Une situation qui a déjà atteint un point de non-retour avec lequel il va falloir négocier quelles que soient les manifestations du désordre à venir qui ne peut maintenant que s'amplifier du fait de notre impuissance à agir collectivement.

Alors quoi ? Toute une littérature est disponible, complète et savante, sur le changement climatique, les écologies possibles. De belles réflexions sur notre condition et beaucoup de solutions à notre marasme écologique, sociale, économique, politique, civilisationnel. Beaucoup d'idées se recourent et sont proposées, pourtant tout cela reste inopérant si ce n'est sur la marge. Il y a un fossé infranchissable entre la conscience individuelle qu'a acquise une partie de la population, et l'action collective, comme si, en groupe, l'humanité s'inscrivait dans une incapacité d'agir tant l'ensemble des contraintes et des intérêts collectifs nous laissent dans une tétanie contre laquelle nous ne savons lutter. Pourtant, nous savons très bien ce qu'il faudrait entreprendre pour tendre vers un retour à une relation plus heureuse avec la Terre qui nous accueille et, malgré cela, nous ne savons rien faire quand bien même les nouvelles sur l'état de notre planète sont de plus en plus mauvaises. Nous restons inertes, attendant les jours mauvais sans savoir comment ils seront mauvais et sachant très bien qu'ils le seront. Décroître serait la seule solution : en consommation, en populations. Mais nous le savons, si un état, ou un groupe d'états, se mettaient dans cette situation, il aurait à faire à des désordres sociaux de populations qui ne veulent rien lâcher de leurs acquis et ils deviendraient, par ailleurs, et rapidement, la proie offerte à d'autres états pour lesquels ces questions écologiques sont mineures au regard des conditions idéologiques qui les animent.

Mais l'intelligence qui nous fait penser est une chose, les comportements, qui nous animent en sont une autre et, à bien des égards, ils prennent le dessus sur l'intelligence. Les comportements ont un temps d'avance sur l'intelligence. Ils nous font agir au-delà de l'intelligence qui, elle, est inféodée aux conditions culturelles et civilisationnelles qui la façonnent et l'activent. Les comportements sont de nature plus animale et submergent sans difficulté, et souvent sans recul, les raisonnements. Cette animalité relève, par son antériorité, de questions de survie : de celle de la civilisation, du pays, du groupe, du clan, de la famille, de l'individu. Les comportements sont inscrits dans nos cerveaux depuis les origines puisqu'ils sont, pour certains, indissociables de la puissance de vie des organismes.

À l'évidence pour certains de ces comportements, comme celui de la prédation, il est surprenant que les changements ayant infléchi la vie de l'hu-

manité ne les aient pas modifiés. La sédentarisation aurait pu les altérer, les métamorphoser, mais il n'en est rien, à se dire que l'humanité ne s'est peut-être pas encore adaptée à la sédentarisation. Ne l'oublions pas, la sédentarisation n'a que 2 000 ans d'âge, ce qui est peu au regard des 300 000 ans d'existence de l'espèce Homo Sapiens.

Puisque nous faisons le constat que la capacité cognitive dont est largement dotée l'humanité ne suffit pas lui faire envisager de s'extraire d'une condition qui est la sienne et qui dégrade son milieu de façon exponentielle au point d'envisager la possibilité de sa propre disparition. Nous pouvons considérer que d'autres forces sont à l'œuvre. Parce qu'il faut bien le dire à nouveau : Homo Sapiens est la première espèce vivante à avoir la conscience qu'elle participe à la disparition de son genre sans pour autant qu'elle ne change quoi que ce soit de fondamental dans son comportement, ce qui dit de nous que nous sommes d'une condition animale malgré le manteau culturel dont nous sommes revêtu et qui voudrait, sinon la dissimuler, du moins la tenir à distance. Ces forces, nous les voyons agir justement par les comportements de l'humain. Les comportements ont cette qualité de transcender les conditions culturelles et sociales. Ils nous habitent tous et dirigent nos actes autant que l'intelligence dont dispose notre espèce avec parfois plus de célérité et ils nous font agir quand bien même nous voyons la puissance pathogène que nous développons par eux.

Ces comportements, nous pouvons en identifier quatre : La prédation, le déni, l'opportunisme et l'anthropomorphisme. Ils ont une couleur animale lorsqu'il s'agit de prédation et d'opportunisme, une couleur culturelle quand il s'agit de déni et d'anthropomorphisme.

## PRÉDATION

C'est d'Homo Sapiens dont nous parlons qui est né en Afrique et s'est diffusé sur l'ensemble de la planète. Il en est aujourd'hui le plus grand des prédateurs par son nombre et par les outils qu'il a su développer grâce à ses facultés cognitives. Il est particulièrement invasif et partout où il s'est développé, il a transformé les milieux.

Si l'on veut croire que les cultures premières furent plus vertueuses, c'est parce qu'elles n'avaient pas la possibilité de faire autrement et que le milieu imposait aux humains des conditions desquelles ils n'avaient pas les moyens de se soustraire. Ils devaient pactiser avec ces conditions qui lui imposaient la recherche de l'équilibre plutôt que l'affrontement. L'histoire montre que lorsque les sociétés de la tradition ont accès aux technologies qui leur

offrent une plus grande puissance de prédation, elles en usent à l'égal de ceux qui les ont inventé.

Disposer de moyens technologiques évolués, potentiellement destructeurs, et ne pas vouloir les utiliser pour cette raison relève d'une démarche de pensée qui ne concerne qu'une bien faible part de l'humanité.

Avec la sédentarisation, Homo Sapiens a mis en place des systèmes de production, des systèmes d'éducation, des systèmes technologiques, politiques et financiers qui lui ont permis de faire fructifier la puissance cognitive dont il est pourvu et qui ont fait ce que nous sommes.

Mais dans le fond, ce que nous sommes, nous l'avons toujours été et tous les humains sont ainsi. Les sociétés industrielles se sont donné la possibilité de dominer d'autres sociétés et, aujourd'hui, la Terre dans son entier. Si ces sociétés en ont la responsabilité, elles n'en portent pas la faute, parce que toutes les sociétés sont ainsi. Les sociétés traditionnelles, que l'imagerie traditionnelle se plaît à monter comme vertueuses, ne sont exemptes d'esclavagisme, d'aliénations sociales, de guerres, de tortures, d'invasions territoriales ; seuls les moyens leur manquent pour se diffuser au-delà d'un territoire qu'elles ne peuvent plus maîtriser. C'est cela la prédation, elle ne voit ses limites que lorsqu'elles s'imposent à elle. L'ensemble du vivant sur notre planète se développe selon ce même principe. Nous, Sapiens, n'en sommes que les membres les plus zélés mais ne sommes pas différents des autres êtres vivant sur notre planète. Nous avons maintenant la Terre dans son entier comme territoire et nous le consommons et le consommerons jusqu'à l'épuisement.

Rien d'extravagant, cela est même conforme au fonctionnement de toute structure vivante.

La prédation est le comportement qui commande bien souvent nos actes et sa première manifestation est d'établir un rapport de force. C'est un comportement parfaitement admissible dans un milieu qui requiert cette qualité pour assurer l'acquisition de la nourriture, assurer la survie d'un groupe social dans le milieu qui fut celui de l'humanité depuis son apparition. Avec la sédentarisation, et probablement bien avant, ce comportement s'est retourné comme l'humanité elle-même par l'accumulation des biens, richesses et des territoires que des groupes sociaux se sont appropriés et qui se protègent derrière des enceintes, des armées, des traités, induisant chez autrui le désir de les posséder à son tour et de les acquérir par la négociation, la ruse ou par la force.

La puissance de prédation est parfaitement transculturelle et transgénérationnelle, elle nous habite tous à des degrés différents et personne n'y

échappe. Les grands prédateurs sont des gens de pouvoir, qu'ils dirigent des États ou de simples clans ou quelques groupes d'intérêt. Cela fonctionne aussi parfaitement à l'échelle individuelle. On peut le voir quotidiennement dès lors que nous avons en notre possession un instrument de pouvoir... Comme la voiture, par exemple.

Personne n'y échappe, pas même les personnes les mieux éduqués et dont on pourrait attendre d'elles une réflexion qui dépasse cette condition, mais il n'en est rien. Des scientifiques de très haut niveau envoient des satellites dans l'espace sans se préoccuper un instant de leur retour et laissent leurs déchets en orbite terrestre à l'égal du promeneur qui laisse ses déchets le long d'un sentier. Le prédateur laisse toujours derrière lui les traces de ses actes par le feu, la ruine, le dépotoir.

La prédation, c'est, en son nom ou au nom d'un groupe, acquérir le bénéfice de ce qu'il plaît d'acquérir sans empathie pour autrui, ni sur ce qu'il pourrait advenir. Acquérir ou détruire parce qu'on détruit ce qu'on ne peut pas avoir ou emporter. La puissance de prédation touche tout être vivant dans un monde. C'est la condition même de la vie sur Terre et de l'évolution du monde vivant où l'on doit acquérir les conditions de sa survie au détriment d'autres vies. Cette condition s'étend puissamment chez l'être humain à l'acquisition des biens et des personnes de sa propre espèce.

La prédation pourrait se réduire à deux conditions de survie : ce qui est utile et ce qui est nuisible. Cela est vrai pour l'ensemble du monde vivant, à la nuance près que les Êtres vivants évitent, autant qu'ils peuvent le faire, ce qui leur est nuisible là où l'humanité s'emploie à le détruire. Destruction qui se retourne contre lui quand il déclare nuisibles des êtres pour des raisons économiques, comme les rongeurs des campagnes, ou culturelles, comme les chouettes, serpents, araignées et autres... Il faut souvent à l'humanité l'expérience de la destruction pour qu'elle voit enfin ce qui lui manque.

Dans son entretien radiophonique, Michel Foucault nous décrit la naissance d'un grand prédateur, peut-être le fait-il à son insu, mais c'est bien d'un prédateur dont il acte l'apparition et qui est devenu l'humanité occidentale dans son entier pour diffuser plus lointainement dans le monde vers un capitalisme globalisé. Pourtant le texte ne fourbit pas les armes, il n'est que la sourde menace qui affecte l'humanité quand elle se dit être «l'homme» sans penser à partager cette condition avec l'ensemble de l'humanité. Il est le terme suffisant pour exclure ou négliger de facto le reste de l'humanité. La matrice du prédateur que nous décrit Foucault est d'autant plus sournoise qu'elle avance masquée avec en arrière-pensée l'intention de faire progresser l'humanité d'un seul bloc, selon les critères du prédateur qui, puisqu'il

est le plus fort, sont les meilleurs.

Peut-on condamner ? À l'évidence non ! Ce serait trouver condamnable le fonctionnement de survivance de l'ensemble du monde vivant connu.

Notre condition de prédateur est une condition animale dont nous ne savons pas nous extraire, que nous ne savons pas contrôler. Elle a beau être mise en arrière-plan derrière le vernis culturel dont nous nous parons, elle agit en permanence par le dessous. La destruction de notre milieu n'est pas une anomalie et nous ne pouvons pas nous réfugier derrière une prétendue inconscience. La Terre, maintenant presque entièrement colonisée, est devenue notre milieu clos. Les quelques lieux encore vierges de notre présence, comme les grands fonds marins, sont en cours d'exploration, donc en voie d'exploitation, ce qui aboutira fatalement à son altération.

Nous pourrions ne pas faire, mais comme nous avons acquis les moyens de le faire, nous faisons, engageant par là même, à plus ou moins long terme, les conditions de notre propre disparition. Cela n'a d'ailleurs rien de dramatique, le genre Homo existe depuis 2,6 millions d'années, il n'est plus représenté que par une seule espèce : Homo Sapiens, qui est en voie de dénatalité... Nous sommes mortels en tant qu'êtres, nous le sommes aussi en tant qu'espèce, comme cela fut et sera de tout ce qui est vivant sur Terre. La puissance de destruction de notre milieu par notre espèce est un principe d'histoire naturelle.

Pourtant l'humanité est pensante et on voudrait qu'elle sache anticiper et contraindre ce comportement pathogène, ce qu'elle aurait les moyens de faire et nous pourrions parfaitement être en mesure d'anticiper ce qui s'annonce comme un désastre dont elle sera fatalement la victime. Or, il n'en est rien parce qu'elle est contrainte par un autre comportement qui relève lui aussi de l'animalité : l'opportunisme.

## OPPORTUNISME

Être opportuniste, c'est prendre les choses pour son propre bénéfice dans l'immédiateté où elles se présentent. Nous en avons l'expérience maintenant, l'humanité ne sait pas agir, elle ne sait que réagir. Réagir aux situations qui se présentent à elle. Nous ne savons pas anticiper. Si les sociétés fortement structurées savent établir des plans de travail ou de gestion sur cinq ou vingt ans, c'est le maximum et encore cela n'est-il réellement vrai que pour des conditions techniques ou technocratiques qui requièrent cette anticipation et la visibilité sur une temporalité qui en permet la mise en œuvre. Au-delà, il est compliqué de prévoir, de se fabriquer une image

mentale de ce qu'il pourrait être ou advenir. Il y a aussi que l'inattendu est toujours une donnée incontrôlable qui modifie en permanence le cours des événements de l'humanité.

On comprend ce comportement avec les technologies mises à la disposition de l'humanité. Elles manifestent a priori le désir d'améliorer la condition humaine et finissent par devenir des outils de prédation qu'elles n'avaient pas envisagés à leur naissance. Internet en est l'exemple type. Au départ destiné à favoriser le développement des connaissances et des idées dans un idéal proche de l'humanisme renaissant, ce qui est vrai, pourtant ce sont la pornographie, l'insulte, la menace, les commerces et transactions douteuses qui y ont trouvé un terrain de jeu sur un tablier offrant un domaine de liberté inédit. La plus récente «intelligence artificielle», à peine née, a déjà emprunté cette voie.

Nous ne savons pas anticiper. Il y a bien des pronostiqueurs, mais le regard rétroactif que nous pouvons avoir sur des événements passés nous montre que nombre d'entre eux, quoiqu'ils développent des pensées intelligentes et subtiles, se trompent souvent lourdement. Le cours des événements, parfois de façon irrationnelle, ne prend pas toujours la direction qu'on croyait prévisible. Nous ne voyons pas loin et parfois nous ne voyons pas du tout ou ne voulons pas voir. Souvent nous sommes dans l'incapacité de prévoir les effets que produisent nos actes quand bien même ils se voudraient être vertueux.

C'est ainsi que l'humanité agit. La puissance de prédation est à l'œuvre lorsqu'une chose apparaît. Il y a toujours à cet instant une force agissante pour se l'approprier, la détourner, l'altérer, l'annihiler. Notre incapacité à voir loin dans le temps favorise ces agissements. Ce qui nous amène à considérer un troisième comportement qui nous permet de rendre acceptable le tumulte dans lequel l'humanité bien souvent évolue, c'est le déni.

## DÉNI

Sans la puissance de déni qui nous accompagne, nous serions incapables de survivre à la puissance de prédation dont nous sommes capables et qui nous accablerait si nous ne la voilions à notre regard et au regard d'autrui. Le déni sert à cela : se faire croire à nous-même que ce que nous faisons est juste quand bien même nos actes seraient en parfaite contradiction avec les valeurs que nous nous donnons à nous-mêmes et pour autrui, pour une société entière.

Combien de guerres de « libération », combien de conflits transformés en des « événements » ou « opérations spéciales » ? Combien de « résistants



» sont devenus des « terroristes » ? Combien de colonisations ont apporté à des « sauvages idolâtres » la « civilisation » et la « vraie religion » ? Combien de tortures les plus ignobles sont proprement appelées « questions » ? Combien de femmes avilies au nom d'un « os surnuméraire »<sup>3</sup> ? Jusqu'au plus simple du quotidien où la voiture se gare sur le trottoir au mépris des passants parce que « je travaille, moi, Monsieur ! » Le monothéisme abrahamique est un grand pourvoyeur de dénis, Dieu étant transcendant, on peut lui faire dire bien des choses et là où l'histoire commence par « Aimez-vous les uns les autres », elle finit par « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». La Bible ne s'introduit-elle pas par un fameux déni qui passe par une simple inversion qui nous dit que « Dieu créa l'homme à son image » ? Pourtant la civilisation occidentale s'est, pour partie, construite sur ce puissant déni. Motiver ses actes de prédation au nom d'une puissance spirituelle qui ne s'est jamais manifestée à l'humain en dit long sur la puissance du déni dont nous sommes capables.

La liste n'en finirait pas, cette puissance de prédation et d'aveuglement est d'autant plus forte que la masse est grande. Appartenir à un groupe, c'est lui déléguer une part de sa responsabilité individuelle. Toutes destructions, agressions commises par un groupe constitué ne sont jamais totalement assumées par ceux qui y adhèrent dès lors qu'on les interrogerait individuellement sur ce à quoi ils ont pourtant participé. Combien de troupes armées ont tué et violé là où, individuellement, chacun des individus qui la compose s'avérerait bien incapable de le faire.

Mettre à jour cette puissance de déni, c'est dire qu'elle est une condition indispensable à notre condition animale de prédateur qui, souvent, par ses actes, entre en contradiction avec la conscience qui nous habite et notre condition d'être pensant.

Le déni est indissociable de la puissance de prédation. Ce sont les actes, paroles et pensées qui permettent de motiver puis de justifier les actes de prédation. Alors que l'humain sait qu'il y a des actes qu'il ne devrait pas commettre, il le fait quand même, quand là est son profit. Il se trouve de bonnes raisons de le faire, des raisons qui doivent être extérieures à lui-même. Le déni permet au prédateur de faire tenir l'aplomb à son intégrité psychologique. Le déni dégage l'humain de sa responsabilité personnelle, qu'il agisse seul ou en groupe.

Une société dans son entier y adhère quand elle ne la voit plus, qu'elle n'a même plus conscience du tragique qu'elle inflige à autrui.

---

<sup>3</sup> Citation de Jacques Bénigne Bossuet (1627-1704) : *Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elle vienne d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.*

La puissance de déni que nous sommes en mesure de développer est tout aussi pathogène que la puissance de prédation elle-même parce qu'elle la dissimule à notre capacité cognitive en ne considérant que ce que nous voulons croire et qui nous dédouanerait de toute responsabilité individuelle. Nous objectivons nos actes par des rhétoriques d'autant plus puissantes qu'elles sont parfaitement structurées, quand bien même elles se fondent sur un mensonge.

De ce point de vue, la religion et la raison identitaire sont des puissances de déni implacables. La raison identitaire<sup>4</sup> est une puissance de déni redoutable parce qu'elle dit ce que je suis et puisque l'autre n'est pas ce que je suis, il ne saurait être considérable. Aussi puis-je prendre de lui ce qui serait à mon profit. Je dénie à l'autre qui n'est pas moi le droit d'être aussi humain que moi. On pourrait penser que cela est bien primitif, un archaïsme dont nous pourrions nous mettre à distance, pourtant, la plupart des grands conflits de la première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle sont de nature identitaire : Russie/Ukraine, Chine/Taïwan, Israël/Palestine. Des conflits par des peuples d'autant plus jaloux de leurs singularités identitaires qu'ils sont proches culturellement de ceux qu'ils côtoient et menacent.

La plupart des actes de prédation que nous commettons s'accompagne d'un discours de déni qui nous libère d'une responsabilité que nous ne voulons pas assumer, qui nous renverraient à nous même, comme individu ou comme groupe, une image dégradée de nous-mêmes que nous ne pouvons assumer ni même envisager.

Le déni est le miroir déformant de la prédation. Cet acte de prédation, qui commande tellement les actes de l'humanité, personne, ou presque, ne peut se prévaloir d'en être affranchi. Cette condition est sous-tendue par le regard que nous portons sur le monde, un regard lui aussi déformant qui nous fait voir le monde à notre image.

## ANTHROPOMORPHISME

Si Dieu a créé le monde à son image, l'humanité l'envisage à la sienne, ce qui nous amène à considérer l'anthropomorphisation du monde comme un comportement conclusif. Nous ne nous projetons dans le monde qu'en lui imprimant notre propre image. Nous ne considérons plus le monde pour ce qu'il est, avec nous dedans, mais pour ce que nous voulons bien en voir, avec nous dehors, et le reste du monde qui n'est considérable qu'à notre bénéfice. L'anthropomorphisation est un grand malentendu avec le monde. Nous n'acceptons pas du monde la règle du jeu qu'il nous propose et nous

nous sommes donné, pour nous seuls, comme nouvelle règle du jeu de le contraindre à ce que nous sommes, à être ce que nous sommes.

Le monde est devenu aujourd'hui, dans sa totalité, comme un réservoir de produits consommables au seul profit de l'humanité et au détriment de toute autre forme de vie. Tous les peuples de la Terre n'agissent pas, ou n'ont pas agi ainsi, mais le monde industrialisé et capitaliste dominant, et aujourd'hui majoritaire, si. Il s'évertue, depuis les conquêtes coloniales, à éteindre la parole de toute forme de sociétés fondée sur un rapport d'équilibre avec le monde. Là encore, c'est la puissance religieuse qui, outre de décomplexer le comportement prédateur de l'humanité, ouvre la voie qui lui permet de soumettre le monde à ce qu'il veut en voir, à ce qu'il est.

29. *Elohîms dit : « Voici, je vous ai donné toute l'herbe semant semence, sur les faces de toute la terre, et tout l'arbre avec en lui fruit d'arbre, semant semence : pour vous il sera à manger.*

30. *Pour tout vivant de la terre, pour tout volatile des ciels, pour tout reptile sur la terre, avec en lui être vivant, toute verdure d'herbe sera à manger. »*

*Et c'est ainsi.<sup>5</sup>*

La soumission sans partage étant actée, il faut lui donner forme. La géométrie, entre autres, est un puissant outil qui permet d'ordonner le monde. Depuis Hippodamos de Millet, les gestes colonisateurs passent par une trame qui ordonne et permet de gérer les territoires et leur exploitation. Cela est vrai pour les villes, comme pour des territoires, avec les centuriations romaines et pour des pays entiers comme cela s'est fait avec le plan Jefferson (1785) aux États-Unis d'Amérique. La géométrie est un outil puissant de colonisation et d'ordonnement du monde. Elle permet aux humains de se faire du monde une image mentale qui leur appartient, leur faisant appartenir, en conséquence, le monde lui-même dans son entier.

Nous pourrions tout autant convoquer le monde animal que nous regardons aussi à travers le filtre des valeurs qui nous animent : l'abeille est travailleuse et productive, la fourmi est une organisation sociale disciplinée, le lion est valeureux et dominateur, etc... Nous n'en finissons pas, mais finissons-en.

Désigner ces comportements que sont la prédation, l'opportunisme, le déni et l'anthropomorphisme ne dit pas qu'il y aurait un quelconque jugement de valeur à émettre pour les condamner.

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'ils fédèrent nos actes et les dominent au-delà de notre puissance de pensée et de jugement critique. Ils nous

5

Torah, Entête, chapitre 1 - Traduction de André Chouraqui

tiennent plus que nous ne les maîtrisons et cela sans distinction de cultures ni de conditions sociales ou culturelles. Nous en sommes tous impactés et sans que nous n'arrivions à les objectiver ni les contraindre.

Ces comportements nous fabriquent, nous font parfois tenir droit tout autant qu'ils peuvent nous accabler. Ils font parti de notre humanité depuis ses origines et nous les partageons, pour partie, avec d'autres espèces vivantes. Le fait est que la puissance de prédation de l'humanité est aujourd'hui en ce premier tiers du XXI<sup>e</sup> siècle un facteur d'autodestruction que rien, ni personne, ne semble vouloir contraindre si ce n'est par des actes qui valent plus par leur valeur de conscience que par leur efficacité réelle. Les conditions qu'offre notre planète sont encore un terrain de jeu favorable aux grands prédateurs politiques et économiques, ceux qui ont les moyens d'exploiter la planète et dont nous recevons tous cette part de profit qui nous fait silencieux. La conscience ne sera convoquée comme puissance d'action qu'après la curée et par les populations à venir qui en subiront les conséquences. Elles porteront jugement sur le comportement de leurs aînés en omettant de dire, ou de penser, qu'à leur place elles n'auraient pas fait différemment.

Pourrait-il en être autrement ?



# ÉPILOGUE

*J'ai toujours préféré la mythologie à l'histoire parce que l'histoire est faite de vérités qui deviennent à la longue des mensonges, et que la mythologie est faite de mensonges qui deviennent à la longue des vérités.*

Instruits de cette lucide parole de Jean Cocteau, terminons avec une figure mythologique, celle de Penthésilée.

Penthésilée est reine des Amazones. À la mort d'Hector, elle vient, avec les siennes, à l'aide des Troyens assiégés par les Achéens. En combat singulier, elle tombe, terrassée par Achille. À l'instant même où Achille transperce le corps de Penthésilée, leurs regards se croisent et Achille tombe, sous le coup de ce regard porté, profondément amoureux de Penthésilée. Si l'on veut bien comprendre que Penthésilée incarne le *sauvage* alors qu'Achille incarne le *civilisé*, alors cette fable est parfaitement actuelle tant elle nous dit la relation que nous entretenons avec notre Terre. Elle nous dit aussi que nous n'aimons jamais autant les choses que lorsque nous les avons perdues.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous ne donnerons en bibliographie qu'un seul livre d'un seul auteur tant sa prose est claire, ses références solides et sa pensée à distance raisonnable des idéologies doctrinaires.

Pierre MADELIN, *Faut-il en finir avec la civilisation*, Montréal, Écosociété 2020